6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : A LILLE, N° 1.08 / 22.82 — A ROUBAIX N° 3.28 — A LENS N° 0.52 — A DOUAI N° 412

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	1 an
Nord et Départements limitrophes	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

NUMERO 5 CENTIMES

PUBLICITE
Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Samedi 2 Novembre 1912

JOUR DES MORTS

Une dernière lueur d'espoir nous restait. On prétendait dans certains milieux que des pourparlers étaient entamés, notamment entre l'Autriche et la Serbie, en vue d'arriver à une médiation, même au prix de sacrifices territoriaux du côté turc.

Déjà cette guerre a couché sur la terre environ soixante-dix mille jeunes hommes, qui ne se relèveront plus. Parmi eux l'on compte de nombreux pères de famille, des réservistes, qui laissent sans ressources et sans soutiens des enfants, des épouses !

Qu'on se figure deux villes comme Valenciennes et Douai entièrement anéanties par un cyclone, et dont aucun habitant ne survivrait, et l'on aura une idée des ravages que cette guerre, à peine vieille de trois semaines, a déjà causés.

On nous disait qu'après le premier choc, très qu'un avantage se serait manifesté dans l'un ou l'autre sens, les grandes puissances s'empresseraient d'intervenir ; — qu'elles ne permettraient pas que l'horrible boucherie s'éternisât, qu'elles mettraient au besoin le poids de leur glaive dans la balance.

Les grandes puissances, divisées par des intérêts contradictoires, alléchées peut-être par des espoirs inavouables de rapine possible, sont restées immobiles et muettes.

Et la dernière lueur d'espoir vient de s'évanouir.

M. Vesnitch, ministre de Serbie en France, a en effet confirmé officiellement hier soir à M. Poincaré qu'aucune tentative de pacification n'avait été faite par l'Autriche, — que d'ailleurs son gouvernement se réservait, d'accord avec ses alliés, de traiter directement et à son heure les conditions et le prix de la paix.

La guerre continue donc.

Aujourd'hui, jour des morts, nous serons fixé sur la tuerie de Lule-Bourgas et de Tchorlu. On bouclera vraisemblablement les quatre-vingt mille, en attendant que la prise d'Andrinople nous apporte la nouvelle du cent millième cadavre.

Espérons qu'à cette occasion on illuminera au Palais de La Haye !

OPINIONS

Les avertissements
DE L'EXPERIENCE

Je disais vendredi que les coopérateurs des autres pays n'avaient jamais connu les déboires éprouvés en France avec la Mine aux Mineurs et la Verrerie ouvrière. Ils n'ont cependant point recouru à la « dictature ». Mais ils n'ont entrepris les tâches de la production sur une grande échelle qu'après une préalable éducation sociale des éléments ouvriers qui devaient s'y incorporer. Pour tout dire, la coopération anglaise, allemande, danoise, etc., est une création de l'élite ouvrière. Est-ce donc que la classe ouvrière française n'ait point son élite ou que celle-ci soit inférieure ? Non, notre élite ouvrière n'a pas moins d'intelligence, de courage, d'abnégation que celle des autres pays. Elle a seulement placé ailleurs ces qualités. Je parle pour l'ensemble.

Notre élite du travail salarié, dans sa grande majorité, est en réalité la prisonnière d'une tradition révolutionnaire qui lui fait tendre toutes ses forces intelles et morales vers la conquête ou la destruction du pouvoir politique, qu'elle tient pour la clé du pouvoir économique, ce qui est une grande erreur. L'incident d'Albi nous montre une des plus graves conséquences de cette erreur. Exercés seulement aux œuvres de critique et de combat, de négation et de destruction, le socialisme et le syndicalisme apportent dans les œuvres de construction positive, d'organisation productive les habitudes d'esprit et les attitudes belliqueuses qu'ils tiennent de leur origine. Les méthodes d'action employées jusqu'à ce jour n'ont pu que fortifier ces vertus militantes au détriment des qualités positives et constructives.

Etant essentiellement positive et uniquement constructive, l'action coopérative ouvrière est donc plus difficile à pratiquer pour nos camarades français que l'action socialiste ou syndicaliste. Il va sans dire que la coopération de production est encore moins abordable que celle de consommation. Aussi ne comptons-nous guère que cinq cents sociétés ouvrières de production groupant environ vingt mille sociétaires, dont la moitié seulement sont occupés dans les ateliers ou chantiers coopératifs. Cela ne ferait guère que vingt ouvriers par groupe de production, s'il ne fallait ajouter à ce contingent six à sept mille auxiliaires salariés, participant ou non aux bénéfices. On voit que, sauf les cas exceptionnels du Familistère et de la Verrerie ouvrière, la coopération de production se pratique surtout dans la petite industrie. C'est-à-dire dans les groupes de production simple, non divisée ni intensifiée par le machinisme, et où la valeur professionnelle de l'ouvrier constitue un coefficient de production égal, sinon supérieur, à la valeur marchande du matériel.

Les coopératives de ce type qui réussissent, et le congrès qu'elles ont tenu à Paris au commencement d'octobre a prouvé leur vitalité, groupent donc une élite d'ouvriers de l'imprimerie, du bâtiment, de l'habillement, etc. Il en est de même en Angleterre et en Allemagne, où la coopérative de production n'a pas pris un plus grand développement que chez nous. Y a-t-il donc là une anomalie ? Puisque l'esprit positif et constructif anime dans ces pays l'élite ouvrière, comment se fait-il qu'on n'y constate pas les mêmes progrès pour la coopération de production que pour celle de consommation ou pour le syndicalisme ?

Précisément parce que doués d'esprit positif et constructif les ouvriers anglais, et à leur exemple leurs camarades allemands, ont trouvé plus facile et plus sûr, en même temps que plus expéditif, de conquérir une part du domaine industriel au moyen du mécanisme commercial. C'est en effet avec les bénéfices réalisés par leurs sociétés de consommation qu'ils ont construit les usines fédérales où se fabriquent les produits que ces sociétés leur répartissent selon leurs besoins et leur pouvoir d'achat.

— Donc, me dites-vous, les producteurs sont les salariés des consommateurs ?

— Oui, et comme rien ne les empêche, au contraire, de se fournir aux magasins qui les emploient, ils se trouvent être leurs propres salariés. Généralisez le système, étendez le à toute l'activité productive et distributive, et vous avez un socialisme, un collectivisme complet, irréprochable.

— Mais, dans ces usines et ces ateliers, comment se règlent les rapports des salariés-ouvriers-producteurs avec leurs patrons ouvriers-consommateurs ?

— Par contrats collectifs passés entre syndicats et coopératives, qui assurent aux ouvriers et employés le plus fort salaire et les meilleures conditions de travail accordés par les patrons et les compagnies à leur personnel.

— Et jamais de difficultés ?

— Ce serait trop beau. Il y a des difficultés, des conflits même. Mais, d'une part, les ouvriers et employés qui ont des griefs prennent pour intermédiaires le syndicat et la fédération ; d'autre part, les ouvriers ne considèrent pas les coopératives qui les emploient du même œil que les exploitations patronales où leur salaire se convertit en profits déversés par les actionnaires totalement étrangers à la production. Ils savent que les profits de la coopérative qui les emploie s'accumulent pour former et agrandir un domaine collectif inaliénable dont ils sont les copropriétaires.

— N'était-ce pas la méthode suivie à Albi ?

— Oui, mais si les syndicats et coopératives sont bien les propriétaires de la Verrerie, ils ont laissé aux verriers la majorité dans le conseil d'administration. Or, les Anglais, chez qui cependant la discipline syndicale est très forte, n'ont pas encore osé courir le risque d'admettre seulement et en minorité, des délégués du personnel dans leur conseil d'administration. Seuls, les Ecossais l'ont fait, et avec mesure, et en laissant toujours la majorité aux coopératives actionnaires.

— Alors, selon vous, Spinetta...

— Spinetta a complètement raison quand il dit que la Verrerie ouvrière ne peut être sauvée qu'à la condition de donner aux sociétés actionnaires la majorité dans le conseil d'administration...

Ce n'est pas Spinetta qui parle, c'est l'expérience de cinq millions d'ouvriers coopérateurs anglais, allemands, danois, suisses, belges, finlandais...

Puissent nos camarades verriers d'Albi entendre leur avertissement fraternel.

EUGENE FOURNIERE.

CHOSES & AUTRES

Les Savants et les Ignorants

C'est maintenant une habitude : toutes les armées, à l'époque de l'incorporation, on pose aux conscrits des questions saugrenues... et ensuite il ne reste plus aux journaux qu'à se moquer des bleus qui ne savent pas ce qu'a décidé le Concile de Trente, ou ce qu'est la Pragmatique Sanction, ou encore en quelle année les jurisconsultes ont établi une utile et sage distinction entre le pétitoire et le possessoire.

Bien entendu, il vaudrait mieux que les conscrits eussent des clartés de tout. Mais il y a peut-être quelque cuisterie dans le fait de les blaguer et d'annoncer la faillite de l'école obligatoire, parce qu'ils ont oublié, s'ils l'ont jamais sue, la date de la mort de Jeanne d'Arc ou celle de la bataille de Rivoli. Je sais beaucoup de braves gens lâts ne sont plus des conscrits), qui ne répondraient pas beaucoup mieux là-dessus que le plus ignorant des bleus. En sont-ils moins estimables et proclamerons-nous que leurs professeurs n'étaient que des mazettes ? Dans ce cas, ce n'est plus la laïque seule qui a fait faillite, mais avec elle tous les établissements scolaires généralement quelconques, jusqu'à ceux où la prière précède et y comprise ceux où la prière précède et y comprise invariablement la leçon.

Qu'un fils de paysan, paysan lui-même, ne soit pas capable de dire, même approximativement, ce qu'a été la Révolution, qu'il confonde le Pape avec le Grand-Turc et Louis XV avec un saint, c'est évidemment regrettable. Mais il ne faudrait pas perdre tout de vue qu'il sait beaucoup de choses que son capitaine et son colonel ignorent probablement. Et il y a tant de circonstances où il pourrait en remontrer à un docteur ès-lettres, qu'il comprendrait peut-être de parler de ce cancre avec un peu plus d'humilité. Sans compter qu'il peut avoir parfois — tout est possible — autant de bon sens qu'un professeur à l'école de guerre et plus d'esprit qu'un agrégé.

C'était un peu le cas de ce troupier (il était dans le civil non pas cultivateur mais cuisinier) que son capitaine, pendant les manœuvres, voulait fourrer au clou parce qu'au cours d'une marche de nuit il n'était jamais parvenu à distinguer la Grande-Ourse de la Petite :

— C'est vrai que je mérite qu'on m'embolte, disait le soldat avec une contrition comique, et je ne suis pas fichu de m'y reconnaître dans ce mic mac d'étoiles. Mais le généralissime lui-même sera-t-il capable de me faire la leçon tout à l'heure, quand il s'agira de préparer le trichti de l'escouade !

GRIFF.

CHRONIQUE

Un tête-à-tête

Un salon bourgeoisement meublé. C'est le soir. Un homme qui a dû naguère être ce qu'on appelle un joli homme, est étendu sur une chaise longue, les traits fatigués, la barbe longue, prématurément blanchie. Il semble en proie à une inquiétude profonde, et il suit, d'un regard anxieux, le travail de couture auquel se livre une femme de trente-cinq ans environ, encore belle, assise devant une petite table, en face de lui. Celle-ci, très calme, impassible, poursuit son ouvrage, en tirant l'aiguille sans hâte, mais sans s'interrompre un moment.

LA FEMME (très froidement, presque sans lever les yeux sur le malade). — Vous n'avez pas besoin de rien, mon ami ?

LE MARI. — Non... merci...

LA FEMME. — Si vous le désirez, je sonnerai le domestique, qui viendra vous coucher.

LE MARI. — Non !... me coucher, pour ne pas dormir, comme toutes les nuits, pour être livré à la torture de mes pensées, dans mon impossibilité de faire un mouvement... Brrr ! Si vous me le permettez, je demeurerai encore une heure ou deux en votre compagnie.

LA FEMME. — Comme il vous plaira.

LE MARI. — C'est un tel supplice, si vous saviez ! Être là, cloué par le mal, réduit à l'immobilité, avoir toujours besoin de l'assistance d'autrui... Cette affreuse paralysie qui ne vous donne même plus la faculté de se soulever, de faire un geste, et qui, par une dérision, me laisse ma liberté d'esprit pour mieux sentir ce que je souffre.

LA FEMME (toujours impassible). — Je vous plains beaucoup.

LE MARI. — Je sais bien que ce martyre ne durera pas longtemps maintenant... J'ai bien entendu le médecin, l'autre jour, quand il vous parlait en sortant de ma chambre... D'un moment à l'autre, je m'attends à mourir... et cependant, j'ai des heures de lâcheté, comme ce soir, et j'ai la folie de me rattacher à la vie, comme si elle pouvait me donner encore autre chose que souffrances.

LA FEMME. — Vous avez tort de vous surexciter ainsi.

LE MARI. — Hélas ! ma pauvre amie, vous n'imaginez pas à quoi je pense pendant ces éternelles journées où je suis rivé sur cette chaise longue, incapable de bouger, prisonnier de mon affreux mal... Votre résignation implacable m'effraye.

LA FEMME. — Je suis, je crois, à votre disposition, je vous soigne ainsi que je le dois et, suis la première à me souvenir des prescriptions du docteur.

LE MARI. — Oui, certes, matériellement, vous êtes admirable de dévouement... pour le pauvre être repoussant que je suis devenu... Rien ne vous lasse, rien ne vous rebute, et vous vous condamnez, à côté de moi, à une sorte de réclusion.

LA FEMME. — Je fais mon devoir.

LE MARI. — Mais jamais un mot de pitié ! Jamais votre front sévère ne se déride, jamais une parole réconfortante.

LA FEMME. — J'ai beaucoup souffert, mon ami, vous le savez.

LE MARI. — Oui, *j'ai été indigne*... J'ai sottement méconnu, entraîné par d'absurdes habitudes de vivre, la grâce que vous mettiez en cette maison avant qu'elle ne fût plus que la dernière station d'un mourant... Je vous ai abandonnée, j'ai perdu votre jeunesse, je vous ai laissée dans une détresse de cœur, alors que vous vouliez bien m'aimer encore, tandis que je courais à des plaisirs misérables et il n'est sorte d'offense que je ne vous ai faite, à vous qui m'avez donné votre confiance et vos premières tendresses.

LA FEMME. — Je ne me suis point vengée, quoi que vous ayez fait ; je ne vous ai point trompée.

LE MARI. — Eh oui ! vous avez été fière, vous avez été irréprochable... Vous ne m'avez même pas fait de reproches...

LA FEMME. — J'ai gardé pour moi mes désillusions. A quoi bon se plaindre, quand on ne peut rien changer à sa destinée ?

LE MARI. — Oh ! vous pouvez facilement m'accabler... Il n'est que trop vrai que le mariage n'a été pour vous qu'une duperie et que vous avez été une victime... Je me rappelle l'horrible et odieux événement qui m'a forcément rendu sédentaire... L'attaque de paralysie me frappant, chez une fille... et quelle fille ! Celle-ci, éperdue, allant chercher un médecin de nuit... le commissaire de police prévenu et vous... quelle honte !... allant courageusement me chercher dans cette fange, et me ramenant chez nous pour que j'y puisse mourir décemment...

LA FEMME. — Ce n'est pas moi qui reparle de tout cela.

LE MARI. — Non... vous n'avez pas eu un mot de colère ou de reproche... Vous avez eu encore le beau rôle, vous.

LA FEMME (très froidement). — Mon ami, vous vous fatiguez à évoquer inutilement le passé.

LE MARI. — Qu'importe, puisque demain, après-demain, la mort m'emportera. Je vous répète que je n'ignore pas mon état.

LA FEMME. — Nous savons tous deux à quoi nous en tenir. A quoi bon revenir sur l'irréparable ? Faites comme moi : je ne vous parle pas, moi, de mes premiers déchirements, quand je vis qu'il m'était impossible de vous retenir et que vous me dédaigniez, si pleine d'affection que je fusse... et pas trop laide, je puis dire cela, à présent... pour chercher d'autres distractions, assez peu raffinées... Je ne vous parle pas de mes amertumes, de mes effacements de délaissée, de mes humiliations de femme, de mes désespoirs, de la solitude où j'ai passé mes plus belles années, n'étant soutenue par rien qui ne pût faire oublier mes tristesses. Ne réveillons pas ces choses douloureuses, allez, cela vaut mieux.

LE MARI. — Oh comme vous me parlez cruellement avec votre calme terrible... comme je sens que vous n'oubliez rien, que vous serez toujours implacable !

LA FEMME. — On n'oublie pas comme on veut, mon ami... Voulez-vous que je replace votre oreiller un peu plus haut ?... Il s'est déranger. (Elle se lève, replace l'oreiller, puis revient à sa table, et reprend son ouvrage de couture.)

(Un silence.)

LE MARI. — Mourir !... se sentir mourir, s'en rendre ainsi !... Si vous saviez !

LA FEMME (d'une voix toujours un peu dure). — Peut-être voulez-vous boire un peu de sirop ?

LE MARI (avec amertume). — Non, non, ne vous donnez pas la peine.

LA FEMME. — Essayez donc de reposer un peu. Voyez, puisque vous le désirez maintenant par un retour que vous n'eussiez pas cru il y a peu de temps, je ne vous quitte pas un nouveau silence.)

LE MARI (regardant plus attentivement depuis un moment l'ouvrage auquel travaille sa femme, ouvrage dont il n'a guère détaché ses yeux, avec une curiosité qui le hantait). — Que ce donc que vous faites là, avec cette tranquillité ?

LA FEMME. — Je couds. N'est-ce pas très simple ?

LE MARI (avec une impatience de malade). — Mais vous êtes toujours à coudre ainsi lors de la dernière visite du médecin.

LA FEMME. — C'est un travail nouveau, mon ami.

LE MARI. — Et puis, si froide que vous soyez toujours, vous avez l'air d'y prendre une sorte de plaisir... vous lui donnez tout votre soin. Oh ! si je pouvais bouger, voir mieux ce que c'est !... On dirait du crêpe... Pourquoi est-ce que c'est noir ?

LA FEMME (sans cesser de coudre). — Vous vous connaissez donc ? Et fait de toilette de femmes, ce n'est guère à ce genre-là que vous avez été habitué cependant.

LE MARI (faisant des efforts désespérés pour remuer, très anxieux). — Oh ! s'il m'était permis de me soulever ! Du crêpe, oui !... Ah mon Dieu, c'est une robe de deuil que vous faites-là !... C'est la robe que vous portez dans le mensonge conventionnel de la douleur, quand je serai mort... Vous la mettrez sans trouble, sans émotion, tandis qu'on m'emportera en terre. Oh ! ces apprêts abominables !... Cachez cela !

LA FEMME (très doucement). — Il faut bien que je m'occupe, et je ne voudrais pas vous rappeler pour quelles raisons je suis condamnée à l'économie... Je dois faire mes robes moi-même, maintenant.

LE MARI. — Et froidement, ainsi, vous préparez devant mes yeux la première que vous devez revêtir quand je serai disparu !... Oh l'atroce chose !... Et ne pouvoir me lever déchirer ces chiffons noirs, qui font passer devant moi des visions d'épouvante... Être là, cloué, condamné à ce supplice d'assister à votre implacable et sereine vengeance, à vos dispositions pour le jour de mon enterrement !... Cette vengeance, vous l'avez attendue longtemps, mais vous la tenez bien... Comment, ce que je vous dis là en suppliant, n'arrête même point une seconde votre aiguille !

LA FEMME. — Vous m'excuserez, mon ami, mais je déplacerais le patron de la robe.

LE MARI. — Ah, vous êtes [illegible] vous faites !... que c'est lâche !... Mais je vous ferai attendre... je vivrai malgré vous... je ne mourrai pas... Vous serez forcée de me soigner pendant des années, puisque vous tenez à garder le beau rôle, aux yeux du monde, qui ne démêle point votre hypocrisie. Votre robe noire ne vous servira pas de sitôt... Ah ! ah !... (Il ne peut faire un geste, mais la colère l'empêche de parler et il ne murmure plus que des mots indécis.)

LA FEMME (sonnant la bonne, qui paraît). — Mélanie, Monsieur est plus souffrant. Veuillez appeler Justin.

LA BONNE (à part). — C'est drôle... Monsieur est bien soigné ici... il a tout ce qu'il lui faut, mais il me semble que, à la place de Monsieur, j'aimerais mieux aller mourir à l'hôpital.

Paul Ciniety.

ECHOS

BADAUDERIE PARISIENNE

Voici un des grands plaisirs du peuple de Paris : voir les célébrités du théâtre passer dans la rue que l'acteur redevienne comme tout le monde. On objectera qu'il n'est rien de plus puéril. Vous direz que, le rideau baissé, il faut de toute nécessité que l'acteur redevienne comme tout le monde. C'est entendu, et le Parisien n'en regardera pas moins ce fait comme une rallonge au spectacle. — Tiens voilà Berthe Cerny qui passe. Voilà Silvain. Voilà Lavallière.

Tenez, si vous doutez de ce que je vous dis, allez un soir sur rdout après la « matinée », à la sortie des artistes de la Comédie-Française. Vous verrez la attendant, des jeunes gens, des jeunes filles, des dames, des hommes. Ils attendent patiemment que l'artiste ait fini de s'habiller. Le temps passe. Cela n'y fait rien : ils attendent une demi-heure, trois quarts d'heures, une heure s'il le faut, pour voir « l'artiste ».

Et le lendemain, tout fiers, ils raconteront à leurs amis : « Vous savez, j'ai vu X..., de la Comédie-Française, dans la rue ; tenez pas plus loin que de vous à moi ».

Et ils sont heureux !

JOURNAUX AMERICAINS

On connaît les proportions gigantesques des journaux américains.

Ces grandes feuilles ressemblent tellement à des provinces de papier que leurs directeurs sont forcés pour les remplir de recevoir et d'imprimer avec reconnaissance les articles les plus intimes que le public veut bien leur communiquer.

D'où il suit que la quatrième page de ces journaux est le plus souvent consacrée à des correspondances particulières entre les citoyens de l'Union qui font ainsi de notables économies de frais de poste.

Exemple.

« M. Crawford, tailleur, prévient M. Edward Burns qu'il se verra forcé de le traduire devant l'alderman, si, d'ici à quinze jours, il n'est pas venu solder sa note, dont suit un *duplicatum* en règle.

« 1° Un paletot de makintorn, etc., etc. »

Autre exemple :

« M. John Davis, toujours galant homme, invite son ami Scallan à venir déjeuner chez lui demain matin.

« *Nota essentiel.* — Il a reçu une bourriche de lolinolles des Florides... »

Enfin troisième exemple.

« M. Rockfell n'a pu se rendre à l'invitation de son ami Kiliss ayant été fortement constipé. »

Evidemment ce ne vaut pas une page de Chateaubriand, mais c'est peut-être plus amusant !

LE MEME GOUT

M. Effront, savant belge, a réussi à fabriquer avec des résidus chimiques un aliment complet, qui le « goût de la viande ». De quelle viande ? Celle du bœuf ? ou celle du cheval ? ou celle du rat ?

Je connais un Méridional qui fabrique des confitures de courge, excellentes, à son avis.

— Goûtez-en, me dit-il un jour, vous verrez, on dirait des confitures de mirabelles.

— En ce cas, répondis-je, je préfère, sans y goûter, des confitures de mirabelles...

C'est comme pour l'aliment complet de M. Effront. Sans y goûter, je préfère de la vraie viande.

La Guerre des Balkans

Les Turcs en déroute
Constantinople menacée

Les Etats coalisés et la médiation des Puissances

EST-CE LA FAILLITE DIPLOMATIQUE ?

Trois jours et trois nuits de bataille terrifiante sur soixante kilomètres de front. Une violente offensive turque à l'est, une violente offensive bulgare à l'ouest ; un choc formidable au centre. Longtemps la victoire hésite. L'aile gauche bulgare paraît fléchir. Enfin, au quatrième jour, le sort de la bataille est décidé. L'aile gauche turque cède, quarante-huit mille hommes fuient, la panique gagne de régiment en régiment tout au long des soixante kilomètres. Et c'est la débâcle de l'armée ottomane.

Les Bulgares, après quatre jours de fusillade, de canonnade et de charges continues, poursuivent leur avantage.

Les Turcs s'arrêtent à Tchorlu, clef de la ligne ferrée Andrinople-Constantinople, point d'aboutissement de la route de Rodosto, par où arrivaient aux Ottomans les renforts d'Asie. Mais les Bulgares arrivent et la course, la chasse reprend, vers Tchataldja, haute muraille que l'on veut croire infranchissable, triple ligne de forts devant lesquels le sol est miné et le terrain hérissé de fils de fer barbelés, dernière barrière — à 32 kilomètres de la capitale ! — à la ruée des vainqueurs qui, du nord, tombent sur Constantinople.

La bataille de Lule-Bourgas est terminée.

Vingt mille Turcs sont morts ou blessés, cinquante mille sont prisonniers et les Bulgares ramassent des brassées de drapeaux, des munitions, cent canons ; Nazim pacha, le général en chef des forces ottomanes, est, dit-on, fait prisonnier à Tchorlu, en résistant avec cent vingt mille hommes fidèles ; d'autres prétendent qu'il s'est tué ou qu'il a été tué. Enfin la retraite des Turcs est coupée en plusieurs endroits et les défenseurs de Tchataldja, bousculés dans leur retraite, ne peuvent pas être ravitaillés que par Constantinople. Il est probable qu'ils ne le seront pas et se trouveront affamés devant leur capitale.

Telle paraît être la situation.

La grande bataille de Lule-Bourgas

La déroute Ottomane ne semble pas douteuse

Le « Temps » reçoit de son envoyé spécial à Sofia les renseignements suivants :

Sofia, 1er novembre. — Après une bataille acharnée de trois jours, les forces turques, au nombre de 150,000 hommes, disposées sur la position fortifiée de Bunar-Hissar-Lule-Bourgas ont été battues et rejetées de leur position par l'armée bulgare. Les troupes bulgares poursuivent énergiquement les Turcs, qui s'enfuient en panique vers Saraï et Tchorlou, en laissant entre les mains du vainqueur un grand nombre de prisonniers, de canons, de munitions de drapeaux et d'autres trophées de guerre.

Les pertes de l'armée bulgare sont faibles.

Les Turcs ont brûlé le village d'Alvali, près de Lule-Bourgas, et celui de Marasch, à l'ouest d'Andrinople, et massacré toute la population chrétienne.

Les villages du district de Melnik en Macédoine ont été incendiés par les Turcs.

Dans les batailles de Viza et de Lule-Bourgas, 230.000 hommes environ ont combattu. Les plans primitifs du quartier général bulgare ont été modifiés par suite de la retraite des Turcs d'Eski-Baba et de l'attaque de leur aile droite à Bunar-Hissart, ce qui entraîna un contact plus rapide de l'aile gauche bulgare avec les troupes turques. Il y a eu des rencontres très vives, et, dans les forêts des combats acharnés au cours desquels les redifs d'Anatolie ont donné carrière à leur tempérament : mais leur marche en avant a été arrêtée, bien que les Turcs aient sans cesse envoyé au feu de nouvelles réserves.

Les troupes turques furent finalement complètement disloquées, enveloppées, et obligées à une retraite qui ressemblait à une fuite. Les mêmes symptômes qu'à Kirk-Kilissé ont pu être constatés. D'abord une marche offensive énergique, ensuite rupture de tous les rangs, et enfin panique soudaine, s'étendant à toute l'armée.

Sur l'autre aile, près de Lule-Bourgas, les Turcs ont combattu derrière des positions fortifiées. L'artillerie bulgare a opéré par un tir de flanc. L'infanterie bulgare montra un mépris de la mort extraordinaire. La retraite des Turcs dégénéra en fuite.

La déroute est complète. On s'attend à la prise des dernières lignes de défense de Tchataldza.

LE BILAN des pertes Ottomanes

Stara-Zagora, 1er novembre. — **LES PERTES DES TURCS S'ELEVENT à 70.000 HOMMES, ON PARLE DE 50.000 PRISONNIERS.**

On reçoit au quartier général une dépêche annonçant que Nazim pacha est parmi les prisonniers. Un autre télégramme dit que le général ottoman a péri à Tchorlou : un troisième, qu'il a préféré se donner la mort à être pris.

Prise de Tchorlou par les Bulgares

Sofia, 31 octobre. — **ON DIT CE SOIR QUE TCHORLOU EST TOMBÉ ENTRE LES MAINS DES BULGARES, QUI MARCHENT MAINTENANT SUR TCHATALDZA.**

Lamentable infériorité de l'artillerie turque

Berlin, 1er novembre. — L'envoyé spécial du « Berliner Lokal-Anzeiger » à Mustafa-Pacha télégraphie que les Turcs se battent lamentablement.

L'infanterie turque tire de beaucoup trop loin, les artilleurs ne savent même pas se servir de leurs pièces.

L'infanterie bulgare, au contraire, se sert à merveille de tous les obstacles de terrain et paraît au courant de la méthode moderne.

Environ 150.000 Turcs sont en fuite.

Selon d'autres informations, on craint un massacre des étrangers et on attend avec impatience l'arrivée de deux croiseurs anglais et de deux croiseurs français.

Le conseil de guerre de Viza a condamné à mort cinquante-trois soldats et officiers

Les généraux Mahmoud Moukhar pacha et Aziz pacha ont été relevés de leur commandement ; il est possible qu'ils comparaissent en conseil de guerre.

Chevket pacha a pris le commandement de l'armée de l'est à la place d'Abdullah.

Pendant la panique effroyable qui précéda la prise de Kirk-Kilissé, Aziz pacha, aux dires des officiers turcs blessés arrivés à Constantinople, dormait tranquillement sous sa tente.

Les Turcs organisent la défense
A TCHATALDJA

Constantinople, 1er novembre. — L'anxiété est très grande, car après les dernières dépêches très optimistes, depuis hier soir, brusquement l'on n'a plus reçu de nouvelles du front de bataille. Dans les milieux officiels, on semble certain maintenant que l'aile droite turque a été battue à Lule-Bourgas, alors que son aile gauche, du côté de Viza a remporté quelques succès. Mais on ne croit pas rattraper là ce que l'on a perdu ailleurs.

Aussi les renforts d'Asie ne sont plus acheminés vers Rodosto, qui peut être pris d'une minute à l'autre. Ils débarquent maintenant à Constantinople pour partir du côté de Tchataldja et essayer de rejoindre l'armée, où elle se trouve, on ne sait plus bien, exactement.

Les chefs de détachement sans ordre précis, doivent agir au mieux, offrir leur aide aux premiers fuyards qu'ils rencontreront. C'est le désarroi le plus complet.

Et cependant on cherche encore à gagner du temps en organisant la résistance sur les collines de Tchataldja ; les forts qui protègent Constantinople ont été dépouillés de leurs pièces qui ont été transportées en hâte vers les ouvrages de Tchataldja.

Il n'y en avait pas beaucoup, mais on peut compter sur une centaine de canons qui défendront en dernier ressort cette ultime position. Il suffirait d'une cinquantaine de mille hommes énergiques pour empêcher l'armée bulgare de franchir ce passage. Pourra-t-on les trouver dans les forces turques en déroute ?

DEVANT ANDRINOPLE

Selon le correspondant du « Berliner Lokal-Anzeiger » à Mustafa-Pacha, la tactique bulgare devant Andrinople indiquerait un complet mépris de leurs adversaires.

« Les Turcs, dit-il, tirent depuis deux jours sur les Bulgares ; leur canonnade est espacée et irrégulière. Les Bulgares ne ripostent point et s'avancent lentement vers la ville en cherchant des abris.

» Les Turcs ont donné, ces derniers temps, des preuves de leur complète incapacité. En quittant Mustafa-Pacha, ils essayèrent de faire sauter le pont de la Maritza. La destruction de ce pont de pierre eût retardé de plusieurs jours l'avance des Bulgares. Les Turcs ne réussirent qu'à enlever quelques pierres, puis ils abandonnèrent la ville.

» A peine arrivés ici, un officier bulgare sachant le turc, put se mettre en communication télégraphique avec Constantinople et le quartier général d'Abdullah pacha, dont il reçut de précieux messages.

» Les artilleurs turcs faits prisonniers avouent qu'ils ignorent le maniement de leurs pièces. »